

Revenir des ténèbres

Le vent mugissait alors que résonnait le bruit des vagues dont le gris se mélangeait au ciel nuageux et assombri. La pluie commença à tomber drue et vive sur l'herbe se balançant, dans la tempête. L'eau écumeuse recouvrait le sable et menaçait de l'engloutir, ruisselant sur les rochers pointus. Les phoques qui venaient parfois sortir le museau de l'eau, s'y réfugiaient bien à l'abri.

Une frêle silhouette se dessinait sur la falaise, fragile et solitaire, ne se préoccupant nullement des bourrasques qui auraient pu la faire tomber et réduire son corps en morceaux. Son cœur saignant de détresse et d'un deuil qu'elle portait à jamais, la rendait indifférente à la fureur des éléments. Elle leva son visage à la peau pâle vers le ciel et ses yeux bleu clair parurent y chercher comme une possibilité de réconfort. Barthelona ne prit pas garde à l'eau qui ruisselait sur son visage et coulait sur son cou.

Son regard s'abaissa et se porta douloureusement vers la mer. Il s'y perdit comme dans un rêve. La jeune femme sentit un goût salé dans sa gorge. Elle se souvint quand elle respirait avec joie les senteurs iodées et que la vue des vagues qui claquaient sur les rochers lui procurait une vive félicité. Un frisson passa dans son dos. Des images dont elle ne voulait pas se souvenir repassaient dans sa tête, cristallisant sa souffrance. Ses jambes lâchèrent et elle s'affaissa sur l'herbe humide. Barthelona s'effondra et hurla. La tempête qui grossissait restait sourde à son déchirement.

Barthelona se souvenait de ce petit corps qu'elle avait tenu dans ses bras au même endroit, sa fille OIris qui était morte noyée, quelques mois, à peine auparavant. Parfois, la jeune femme souhaitait avoir péri avec elle. Elle voyait son visage et songeait à ses babilllements joyeux. Une fois de plus, la jeune femme leva la tête et brandit ses mains vers les cieux, hurlant la seule question qui tournait sans cesse dans sa tête, lors de ses nuits sans sommeil.

— Pourquoi me l'avoir reprise ?

La jeune femme s'effondra et pleura éperdument. Une main se posa doucement sur son épaule. Elle leva un regard brouillé et tourna la tête pour distinguer un visage familier et bienveillant. Eleanor lui souriait avec douceur. Elle l'enveloppa dans une cape et la frictionna puis la serra contre elle.

Elle l'aida à se relever. Barthelona s'accrocha à son aînée et enfouit son visage dans son épaule.

— Elle me manque... Elle me manque tellement...

Eleanor passa un bras autour de ses épaules et l'emmena sur le chemin qui les ramenait au village. Elle entendit la jeune femme murmurer :

— Qu'est-ce que j'ai fait au Seigneur pour qu'il me punisse ainsi ?

L'autre femme n'avait pas de réponse à lui offrir. Rien de ce qu'elle pourrait lui répondre ne suffirait à l'apaiser. Elle le savait, pour avoir connu elle aussi une perte terrible. Elles furent bientôt toutes les deux trempées, mais aucune des deux ne s'en souciait. Chacune se perdait dans une songerie qui les rendaient étrangères aux hululements du vent, à la pluie qui se déversait en trombe et au fracas lointain des vagues, au sol humide sous leurs pas et au ciel assombri. Avec soulagement, elles rejoignirent le petit sentier et après quelques minutes d'une marche pénible, aperçurent les premières habitations. Eleanor emmena sa jeune comparse directement dans sa maison. Elle la sentait frissonner et percevait sa fatigue.

Elle ravala les reproches qui montaient à ses lèvres. Son cœur manqua rater un battement, lorsqu'elle entendit Barthelona lui demander avec angoisse :

— Tu crois qu'ils nous empêcheront d'entrer ?

La femme savait très bien de qui sa jeune amie lui parlait. Elle lança une prière pour que ce ne soit pas le cas. Prudemment, resserrant sa prise autour de sa jeune amie, comme pour la protéger, elle continua d'avancer. Elle espéra qu'aucune horreur ne les attendait. Aucun homme ne leur barra le passage quand elles passèrent devant les premières habitations. Pourtant Eleanor sentait la peur présente dans les rues désertes. Avec soulagement, elle ne vit aucun cavalier surgir, aucune silhouette vêtue d'un long manteau noir qui crierait :

— Arrêtez-les, ces pécheresses !

Elle ne pourrait oublier la femme qu'ils avaient trainée dans les rues, qu'ils avaient déshabillée et fouettée sur la place publique avant de la faire brûler vive. Eleanor ne savait si elle pouvait considérer comme une chance d'être vivante. Elle avait bien dû donner trop en sacrifice pour ne pas avoir été elle aussi humiliée, massacrée et occise. Elle n'osa pas tourner les yeux vers le grand bâtiment devant lequel elles passèrent. Des cris atroces y résonnèrent mélangés à de pleurs et des supplications.

Eleanor avait tenté de s'y opposer. Les doigts de sa main gauche qui lui manquaient, lui rappelaient ce souvenir et elle ne pouvait l'oublier, si par malheur elle se regardait dans un miroir. Elle fuyait depuis tout ce qui pouvait lui renvoyer la vue de son visage et de son corps.

Se forçant à garder sa détermination, elle avança.

Barthelona lui chuchota :

— Tu as été très courageuse. J'aimerais avoir ta force.

La femme plus âgée ne trouva rien à répondre et ce fut en silence qu'elle l'emmena jusqu'à sa demeure. La maison de sa cadette avait été détruite.

— Tu prends trop de risques, un jour, ...

Eléanore se mordit les lèvres. Oui, elle était bien consciente du danger qui la guettait à chaque instant, mais il lui insupportait de faire autrement. Elle entra à l'intérieur et prit la jeune femme dans ses bras.

— Je ne pourrais jamais t'abandonner.

Barthelona ne répondit pas. Elle était infiniment reconnaissante à Eleanor de l'avoir invitée à vivre dans sa maison, après l'horrible drame qui s'était produit.

— Ils vont venir nous tuer.

Épuisée par la fatigue et le chagrin, elle pleura sans retenue avant de se laisser glisser vers le sommeil.

La jeune femme se réveilla, allongée dans un lit, sous une couverture. Elle vit le visage d'Eleanor qui lui souriait

— Tu as bien dormi ?

Elle sourit.

— Oui, merci.

Elles allèrent dans la cuisine et burent une tasse de cidre. Des tambourinements venant du dehors les firent sursauter. Eleanor posa sa main sur celle de Barthelona pour la reconforter. Lentement elle la retira et se leva. La terreur déforma les traits du visage de son amie.

— Non ! N'y va pas !

Eleanor tendit la main et lui caressa la joue.

— Je reviens tout de suite.

Horriifiée, Barthelona la regarda quitter la cuisine. Figée, elle attendit anxieusement. Les secondes s'écoulèrent. Un cri résonna et la broya.

— Non, arrêtez !

À la fenêtre, Barthelona aperçut deux hommes dont l'un d'eux tenait Eleanor. Ils l'avaient capturée. Elle ne pouvait laisser faire cela. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, la jeune femme se leva. La tasse tomba et éclata sur le carrelage. Barthelona se dirigea vers la porte ouverte et courut.

— Laissez-là ! Laissez-la !

Les deux hommes s'arrêtèrent et se retournèrent. Barthelona interdite, se figea, se rendant compte seulement à cet instant de ce qu'elle était en train de faire.

Eleanor les implora :

— Je vous en prie, elle a déjà dû voir sa fille mourir sous ses yeux ! Ne lui faites pas de mal ! Elle est innocente !

Ils se regardèrent tous les deux, paraissant réfléchir. À l'ébahissement des deux femmes, ils firent preuve de commisération et laissèrent Barthelona en paix. Mais elle n'était pas naïve et se doutait bien qu'ils reviendraient bientôt la chercher. Le cœur au bord des lèvres, brisée et se retrouvant définitivement seule, elle les regarda emmener sa protectrice. Elle resta debout à les fixer en train de s'éloigner dans la rue désertée. La tête vide, annihilée par le désespoir, elle fit demi-tour et retourna dans la maison. Elle vacilla et manqua se cogner contre le mur, près de la porte. Il lui fallait de l'aide, elle ne s'en sortirait pas toute seule, mais les autres villageois ne réagissaient pas, tous soumis et abattus. Elle devait arrêter de toujours compter sur quelqu'un d'autre et être forte, comme Eleanor.

Emplie d'une nouvelle détermination, la jeune femme fit le tour de la maison. Il lui fallait une arme, un moyen de combattre.

Elle monta à l'étage. En passant dans le couloir sombre, dans la pénombre, Barthelona entrevit une porte qu'elle ne connaissait pas. Après une courte hésitation, elle pressa la poignée et avec étonnement, elle sentit la porte s'ouvrir. La jeune femme pénétra à l'intérieur. Le vent continuait à mugir au dehors dans une gémissante plainte, mais elle n'y fit pas attention. Barthelona distingua une malle qui trônait au milieu de la pièce. Elle s'en approcha, mue par la curiosité. Ses sabots faisaient craquer le parquet.

La jeune femme l'ouvrit et se mit à fouiller dedans sans bien savoir ce qu'elle croyait y dénicher. Elle y trouva une étrange fiole à l'intérieur, emplie d'un liquide vert émeraude. Elle la mit dans une des poches de sa tunique et contempla les autres objets. Elle eut la surprise de voir un fusil et une petite boîte à côté qui devait contenir les munitions. Barthelona songea qu'elle devait devenir folle, mais ne s'en soucia pas. Au contraire, elle se sentait bien, sereine, maîtresse de ses choix, ce qui la revigorait.

Pour une fois depuis longtemps, quelqu'un avait besoin d'elle. Il lui fallait sauver Eleanor, même si c'était le dernier geste qu'elle ferait avant de mourir.

La jeune femme sortit, pleine d'une résolution toute neuve. Il n'était pas dit qu'elle les laisserait continuer à terroriser les habitants de son village sans rien faire. La jeune femme prit la petite boîte et y dénicha une douzaine de balle. Elle les prit toutes avec elle.

Barthelona traversa les rues abandonnées. Pour les villageois qui se terraient chez eux, pour tous ceux qui restait, surtout pour ses sœurs qui avaient été torturées et tuées dont il

devait en rester très peu. Pas une seule de plus ne souffrirait et ne serait assassinée de leur main.

Sans fléchir, la jeune femme se dirigea vers le grand bâtiment. Elle eut une pensée pour sa fille et murmura :

— Orlis, ma douce. Si tu me vois de là où tu es, j'espère que tu seras fière de moi. Regarde, ta maman va se battre pour sauver celles qui comme toi sont mortes injustement.

Une seule larme roula sur sa joue.

Elle entra, se redressant et haussant le menton d'un air altier.

Elle pressa le fusil entre ses mains. Un homme vêtu d'un long manteau arriva dans sa direction. Elle brandit son arme vers lui.

— N'approchez pas ! Je vous préviens ! Je n'hésiterai pas à tirer !

L'homme tergiversa, indécis.

Barthelona le visa et l'atteignit près de la poitrine. Elle manqua son cœur de quelques centimètres. Elle se dirigea vers la porte d'où il était arrivé. La jeune femme tira sur tous ceux qu'elle croisa. La pitié l'avait désertée. Sa détermination se transfigurait en colère qui se muait en rage. Elle se sentit envahie par un désir de les faire souffrir eux aussi. Elle descendit finalement et arriva vers le cachot. Son cœur se brisait à la perspective qu'y dépérissent Eleanor. Elle discernait dans l'obscurité que n'éclairaient que quelques lampe-torches, des silhouettes de femmes agonisantes, plus que l'ombre d'elles-même. Des mains se tendirent vers elle. Barthelona alla se procurer les clefs. Elle aperçut celui qui devait être le gardien. Elle lui décocha une balle dans le front, mais le rata. Elle tira une seconde fois et il s'effondra. Elle lui prit les clefs attachées à sa ceinture.

Elle ouvrit les cachots desquels les prisonnières sortirent tant bien que mal, détruites par l'épuisement, la famine et les mauvais traitements. Toutes suivirent leur sauveuse. Quelques-unes étaient d'une maigreur squelettique. Barthelona pouvait deviner ce qu'on leur avait infligé aux traces sur leurs corps.

Il lui fallait trouver Eleanor. Elle monta et poursuivit son périple, non sans oublier de prendre une nouvelle torche. Elle se retrouva dans un autre couloir. Des voix masculines résonnèrent. La jeune femme avertit ses compagnes de se cacher. Elle sentait la terreur qui irradiait d'elles. Un homme ouvrit la porte et trois autres le suivirent. Ils s'éloignèrent dans le corridor. La jeune femme, le cœur battant, attendit qu'ils soient hors de vue.

Elle se tourna vers les autres et leur fit signe de rester. Elle avança en tapinois et entra précautionneusement dans la pièce. Elle découvrit une grande table sur laquelle était allongée une femme nue. Sa gorge se serra et son ventre se noua lorsqu'elle la reconnut : Eleanor. Elle

plaqua son poing sur sa bouche en voyant ce qu'ils lui avaient fait subir. Elle chercha dans une des poches de sa tunique et trouva un petit couteau. Elle coupa les liens. Barthelona aida sa protectrice à se relever. Elle prit la cape qui recouvrait ses épaules et l'en enveloppa. Elle l'aida à marcher. Des hurlements la pétrifièrent d'effroi. Ce n'était pas ceux des femmes. Lorsqu'elle sortit et qu'elle jeta un regard prudent, la jeune femme aperçut les quatre hommes par terre. Leurs victimes s'étaient transformées en bourreaux et leurs avait réglé leur compte. Tout affaiblies qu'elles étaient, le nombre jouait en leur faveur.

Eleanor regarda le fusil dans ses mains et lui murmura :

— Tu as trouvé la petite fiole ? Une fois qu'on sera dehors, jettes la sur la porte et les murs.

Interloquée, la jeune femme ne sut que répondre. Toutes retournèrent au-dehors. Barthelona suivit le conseil d'Eleanor. À son plus grand effarement, les murs ramollirent et se mirent à fondre. Bientôt le bâtiment disparut. Sidérée, elle fixa la petite fiole vide entre ses mains, ne trouvant aucun mot pour exprimer sa stupéfaction face à ce prodige. Reprenant tant bien que mal ses esprits, elle ramena Eleanor chez elles. Celle-ci se remit bientôt de ses blessures, mais en resta traumatisée. Barthelona veilla sur elle.